

Donatella Landi
LES RÉSONANCES DE L'IMAGE

commissaire : Louise Déry

du 6 septembre au 19 octobre 2013

Invitation courriel
Communiqué de presse

UQAM

Bulletin de la Faculté des arts. 3 septembre
Actualités UQAM. 3 septembre
Inter UQAM. vol 11 n° 2, automne 2013

COUVERTURE MÉDIATIQUE

Le vadrouilleur urbain. 16 aout
Les méconnus. 1 septembre
Passeport vacances. 5 septembre
La Presse. 6 septembre
Le Devoir. 21 septembre
Passenger Art. 5 octobre



DONATELLA LANDI
LES RÉSONANCES DE L'IMAGE

Commissaire : Louise Déry

Appui : Conseil des arts du Canada

MÉLANIE MARTIN
CAN I STOP BEING WORRIED NOW?

Finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques,
UQAM

INVITATION

6 septembre au 19 octobre 2013
Vernissage : jeudi 5 septembre à 17h30

+ plus d'informations

galerie de l'uqam
Université du Québec à Montréal
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120
1400, rue Berri (angle Sainte-Catherine)
Montréal

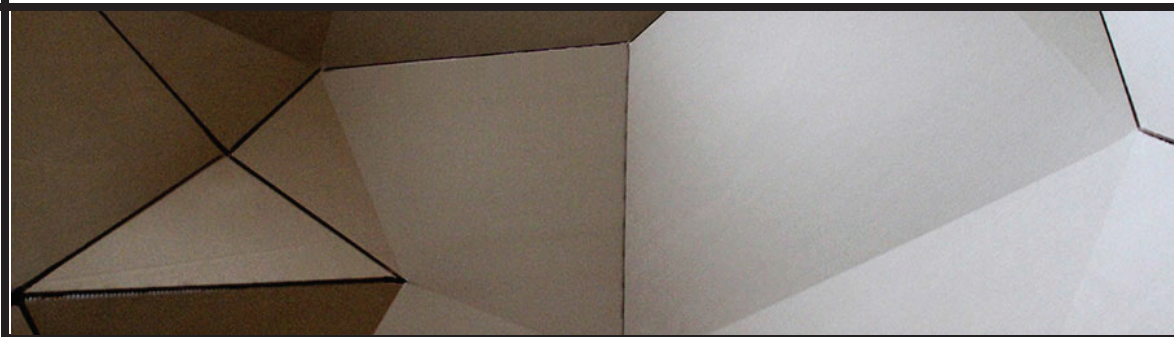
Mardi au samedi
De 12h à 18h
Entrée libre

www.galerie.uqam.ca

ENGLISH FOLLOWS



#GUQAMDonatellaLandi
#GUQAMMelanieMartin



DONATELLA LANDI
LES RÉSONANCES DE L'IMAGE

Curator: Louise Déry

Support: Canada Council for the Arts

MÉLANIE MARTIN
CAN I STOP BEING WORRIED NOW?

Graduating master's student in visual and media arts,
UQAM

INVITATION

September 6 to October 19, 2013
Opening: Thursday, September 5, 5:30 pm

+ more information

galerie de l'uqam
Université du Québec à Montréal
Pavillon Judith-Jasmin, Room J-R120
1400 Berri Street
(corner of St. Catherine Street)
Montreal

Tuesday through Saturday
12 pm to 6 pm
Free admission

www.galerie.uqam.ca



#GUQAMDonatellaLandi
#GUQAMMelanieMartin



Donatella Landi. Les résonances de l'image à la Galerie de l'UQAM

Dates : du 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage en présence de l'artiste : le jeudi 5 septembre, à 17 h 30

Entrée libre

Montréal, le 21 août 2013 – Dans le cadre de la rentrée, la [Galerie de l'UQAM](#) présentera la première exposition solo au Canada de **Donatella Landi**, artiste italienne qui, depuis les années 1990, réalise d'ambitieux projets sonores et vidéographiques en lien avec les lieux qu'elle visite. L'exposition est un projet de la commissaire Louise Déry et fait suite à plusieurs années d'échanges avec l'artiste.

Les résonances de l'image

Le travail de Donatella Landi est ancré dans l'exploration du son et de l'image. Elle en scrute les potentialités propres ou les associe afin d'en saisir la puissance narrative, mémorielle et émotive. Films, photos, installations sonores et installations multimédias confrontent non seulement le corps sonore avec l'image, mais également l'absence avec la présence. Il en résulte des univers chargés de tension : entre l'animal et l'humain, entre la beauté et la souffrance, entre le souvenir et l'oubli.

Les œuvres réunies pour cette exposition convoquent plusieurs motifs centraux dans l'œuvre de l'artiste : les références à l'histoire de l'art, le recours à la tradition du paysage, le destin familial, la survie des espèces, l'intégrité et l'identité humaines. Sous nos yeux, dans un intense face-à-face, ses œuvres composent une étonnante chambre d'écho favorisant des expériences sensorielles et psychiques qui interpellent tout autant nos désirs et notre tolérance que notre éthique devant le monde, la nature et la vie.

À propos de l'artiste

Donatella Landi est née à Rome, Italie. Diplômée de l'Académie des beaux-arts de Rome en 1982, elle a consacré sa thèse à l'artiste Donald Judd. Depuis 1990, parallèlement à sa pratique artistique, elle enseigne l'art, d'abord à l'Académie de Florence, puis à celle de Rome. Son œuvre a été largement exposé en Italie et dans toute l'Europe, de même que dans plusieurs manifestations internationales, dont la dernière Biennale de Venise en 2013 (dans le cadre de *Nella'Acqua capisco*, événement collatéral au Procuratie Vecchie).

www.donatellalandi.it

La commissaire

Louise Déry détient un doctorat en histoire de l'art et dirige la Galerie de l'UQAM depuis 1997. Elle a travaillé avec de nombreux artistes, tels que Manon de Pauw, Dominique Blain, Raphaëlle de Groot, Nancy Spero, David Altmejd, Stéphane La Rue, Daniel Buren, Giuseppe Penone, Sarkis, Shary Boyle, etc. Elle a publié la première monographie de l'artiste David Altmejd et a été commissaire de son exposition à la Biennale de Venise 2007. Elle a été la première lauréate du Prix Hnatyshyn pour l'excellence du commissariat en art contemporain (2007).

Activités gratuites

Midi art contemporain : tous les jeudis, de 13 h à 13 h 45
Un médiateur est sur place pour échanger avec le public.

Visites commentées de l'exposition et Parcours des œuvres d'art public sur le campus :
Offerts en tout temps. Réservations requises. Julie Bélisle, 514 987-3000, poste 1424,
ou belisle.julie@uqam.ca

Appui

Conseil des arts du Canada

Adresse et heures d'ouverture

La Galerie de l'UQAM
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120
1400, rue Berri, angle Sainte-Catherine Est, Montréal
Métro Berri UQAM
Du mardi au samedi, de midi à 18 h
Entrée libre

Renseignements

Tél. : 514 987-8421

www.galerie.uqam.ca

facebook.com/galerie.uqam

twitter.com/GaleriedelUQAM

-30-

Photos haute résolution : <http://www.salledepresse.uqam.ca/photos.html>

Entrevue

Pour toute demande d'entrevue avec l'artiste, contactez Maude N. Béland au 514 987-3000, poste 1707, ou beland.maude_n@uqam.ca.

Source : Maude N. Béland

Conseillère en relations de presse

Division des relations avec la presse et événements spéciaux

Service des communications

Tél. : 514 987-3000, poste 1707

beland.maude_n@uqam.ca

twitter.com/MaudeNBeland

Des images qui résonnent

La Galerie de l'UQAM nous invite à découvrir les installations sonores et vidéo de Donatella Landi, une première au Canada.

Par *Claude Gauvreau*

3 SEPTEMBRE 2013 À 0H04



Le déjeuner sur l'herbe/ Zoo 1993-2009, vue de l'installation, Museum Goch, 2009.

Dans le cadre de la rentrée 2013, la [Galerie de l'UQAM](#) présente, du 6 septembre au 19 octobre la première exposition solo au Canada de [Donatella Landi](#), une artiste d'origine italienne qui réalise depuis les années 1990 d'ambitieux projets sonores et vidéographiques. Méconnue en Amérique du Nord, son œuvre a été largement exposée en Italie et dans toute l'Europe, de même que dans plusieurs manifestations internationales, dont la dernière Biennale de Venise en 2013.

«J'ai découvert son travail, il y a une quinzaine d'années, à Rome raconte Louise Déry, directrice de la Galerie et commissaire de l'exposition. C'est une artiste dont la sensibilité laisse une empreinte. Ses œuvres poignantes demeurent longtemps dans notre mémoire.»

Le travail de Donatella Landi est ancré dans l'exploration du son et de l'image. Elle en scrute les potentialités, les associe et les confronte, afin d'en saisir la puissance narrative, mémorielle et émotive. «Au moyen de films, de vidéos, de photos et d'installations multimédias, Donatella Landi crée des univers chargés de tensions à la fois psychologiques et formelles – entre la beauté et la souffrance, entre l'animal et l'humain, entre le souvenir et l'oubli – qui favorisent des expériences sensorielles et interpellent tout autant nos désirs et notre tolérance que notre posture éthique devant la nature et la vie», explique Louise Déry.

Des contrastes saisissants

Les œuvres réunies pour cette exposition convoquent plusieurs motifs centraux dans le travail de l'artiste : des références à l'histoire de l'art, à la tradition du paysage, au destin familial et à la survie des espèces.

Une installation regroupe deux ensembles de vidéos, *Zoo* et *Le déjeuner sur l'herbe*, sorte de clin d'œil au célèbre tableau de Manet, qui sont projetées sur des murs se faisant face. Sur l'un deux, sept petits écrans présentent des images d'animaux sauvages enfermés dans des cages, dont on entend les cris et les rugissements. Sur le mur opposé, un écran de presque 7 mètres de large offre un paysage bucolique peuplé d'hommes, de femmes et d'enfants, d'où émane une musique apaisante nourrie par des chants d'oiseaux et le souffle du vent. «Le contraste sonore et visuel ainsi créé est proprement saisissant», observe Louise Déry.

Dans une autre vidéo, non sonore, Donatella Landi a filmé des jeunes femmes tenant des bébés dans leurs bras, un peu comme des Madones à l'enfant, un thème récurrent dans l'histoire de la peinture. Alors que leur bébé s'agite, les femmes, immobiles, fixent intensément la caméra, détournant rarement leur regard. «Cette œuvre, intitulée *Casting Madonnas*, est belle et touchante, mais provoque un sentiment d'inquiétude en raison de la distance psychologique qu'elle installe entre les mères et les enfants», note la directrice de la Galerie.

L'exposition propose enfin *Mio Caro* (Mon chéri), une nouvelle vidéo de Donatella Landi. Deux acteurs lisent des lettres d'amour ayant appartenu jadis aux parents de l'artiste, pendant qu'on entend en *background* des sons de la nature.

Une invitation au recueillement

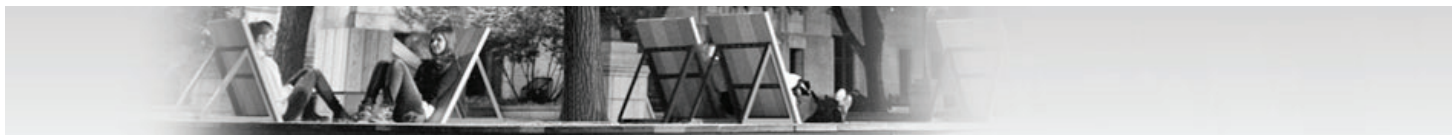
Parallèlement, la Galerie présente l'installation *Can I Stop Being Worried Now?* de **Mélanie Martin**, finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques. Cette jeune artiste porte un regard ludique sur les différentes constructions personnelles et sociales qui orientent et limitent nos comportements. Elle s'intéresse plus particulièrement à l'abri – grotte, bunker – comme figure de protection, d'isolement et d'intériorité.

Depuis 2005, Mélanie Martin développe une pratique en sculpture, en imagerie numérique et en design. Elle a remporté différents prix et bourses de création et a participé à plusieurs expositions collectives au Québec et en Europe, dont *Leipzig-Montréal* en Allemagne (2012-2013) et *Pavillon levé* chez CIRCA (2011).

Le vernissage des deux expositions aura lieu le 5 septembre à 17h 30.

CATÉGORIES

ARTS | CADRES | CULTURE



Exposition *Les résonances de l'image*

La Galerie de l'UQAM présente la première exposition solo au Canada de Donatella Landi, artiste italienne qui, depuis les années 1990, réalise d'ambitieux projets sonores et vidéographiques en lien avec les lieux qu'elle visite. L'exposition *Les résonances de l'image* est un projet de la commissaire Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, et fait suite à plusieurs années d'échanges avec l'artiste.

Pour en savoir plus <http://bit.ly/1bSIWAQ>

Exposition : 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage : jeudi 5 septembre, à 17 h 30

Galerie de l'UQAM

1400, rue Berri



01/



02/

FINI LE TEMPS OÙ L'ON SE RENDAIT AU MUSÉE POUR ADMIRER DES ŒUVRES ACCROCHÉES SUR LES MURS OU DES OBJETS DISPOSÉS DANS DES VITRINES. L'HEURE EST À L'EXPÉRIENCE IMMERSIVE : ON « PLONGE » DANS L'INSTALLATION, ON VIT UNE EXPÉRIENCE, ON DEVIENT PARTIE PRENANTE DE L'ŒUVRE.

VALÉRIE MARTIN

01 / Museo de la Memoria y los Derechos Humanos, Santiago, Chili. Photo: Walala Pancho

02 / *Rain Room*, une installation de Random International. Photo : Felix Clay. Courtoisie de la Barbican Art Gallery.

03 / *Rain Room*, une installation de Random International au Museum of Modern Art de New York. Courtoisie de l'artiste.

Au Musée de la paix de Guernica, en Espagne, les visiteurs pénètrent dans une salle à manger d'époque qui se transforme, peu à peu, en une scène d'horreur. La pièce se désintègre lentement sous les yeux des « spectateurs-témoins » au son des sirènes retentissantes et des hurlements des enfants. Ils sont plongés au cœur du bombardement de Guernica, le lundi 26 avril 1937, qui souffla plus de 70 % de la ville et élimina quelque 25 % de sa population.

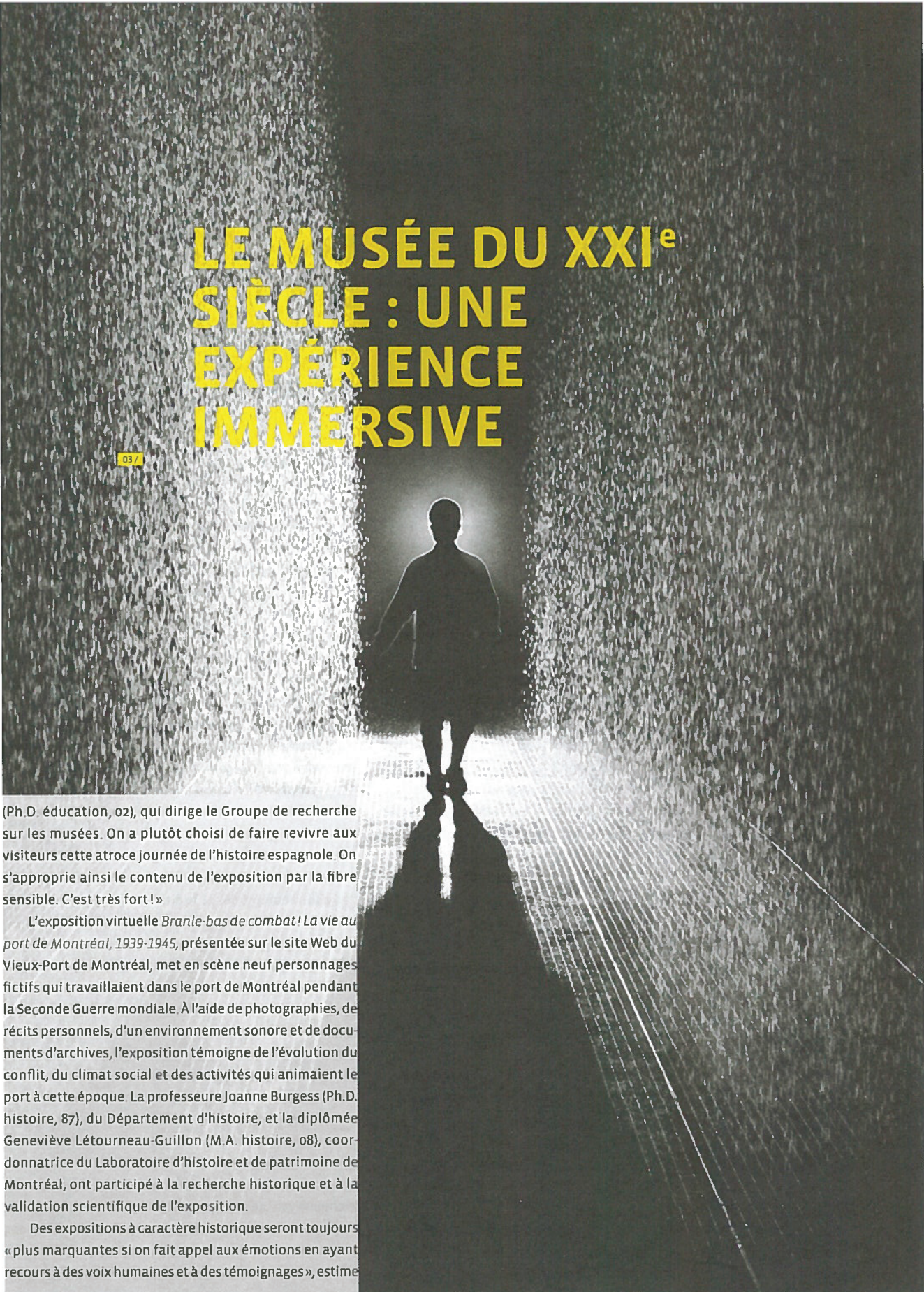
Au Musée de la mémoire et des droits de la personne, à Santiago, au Chili, un jeu de lumières dans une salle évoque les veillées funèbres organisées sous la dictature pour honorer la mémoire des disparus. Juste à côté, un artiste chilien a créé une installation évoquant les séances de torture. Les gens descendent un escalier et se retrouvent à l'intérieur d'une salle, plongés dans le noir pendant quelques minutes. Soudain, une lumière forte jaillit, éclairant un mur tapissé de photos de citoyens anonymes.

L'été dernier, l'installation immersive *Rain Room*, du studio d'artistes Random International, a fait un tabac au Museum of Modern Art (MOMA) de New York. Certains

visiteurs ont fait la file pendant près de huit (!) heures pour voir l'installation, une salle où il pleut littéralement à boire debout. L'averse cesse graduellement dès que des caméras sensibles détectent le mouvement du visiteur, lui donnant ainsi l'impression de contrôler la pluie. L'installation veut faire réfléchir sur le rôle de la science, de la technologie et du génie humain dans les transformations subies par l'environnement.

L'ÉMOTION, D'ABORD

On est loin des expositions classiques, qui se contentent de réunir une série d'objets disposés dans des vitrines ou des tableaux accrochés sur les murs. Des musées comme celui de Guernica ou de Santiago optent pour l'émotion. « On ne va plus voir une exposition, on va vivre une expérience muséale ! », observe Dominique Gélinas (M.A. muséologie, 08), chargée de cours en muséologie à l'Université Laval et à l'Université de Sherbrooke. « Le Musée de la paix de Guernica aurait pu présenter les faits au moyen de panneaux retraçant les événements qui se sont déroulés lors du bombardement de la ville, illustre la professeure au Département de didactique Anik Meunier

A person is walking away from the viewer down a long, narrow corridor. The walls and floor are covered in a dense, glowing stream of white data points, resembling a digital rain or a data tunnel. The person is silhouetted against a bright light at the end of the tunnel, creating a strong reflection on the floor. The overall atmosphere is futuristic and immersive.

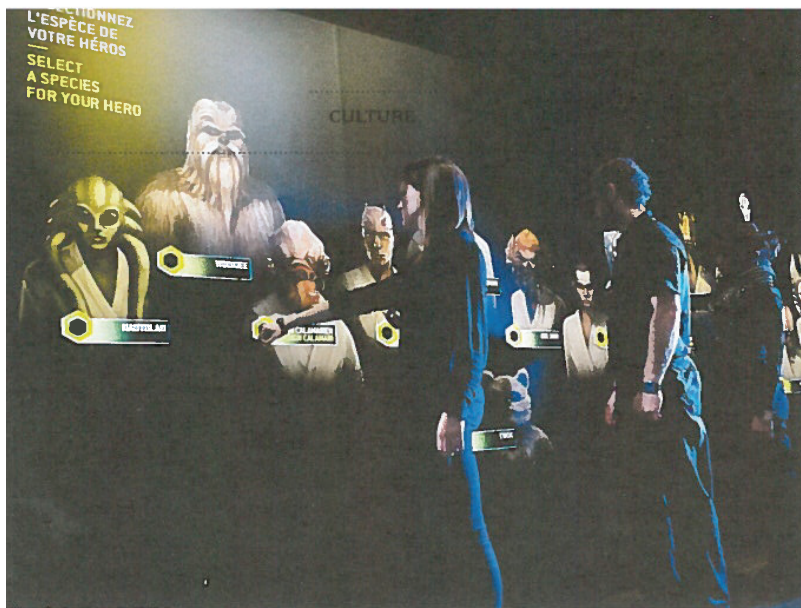
LE MUSÉE DU XXI^e SIÈCLE : UNE EXPÉRIENCE IMMERSIVE

037

(Ph.D. éducation, 02), qui dirige le Groupe de recherche sur les musées. On a plutôt choisi de faire revivre aux visiteurs cette atroce journée de l'histoire espagnole. On s'approprie ainsi le contenu de l'exposition par la fibre sensible. C'est très fort!»

L'exposition virtuelle *Branle-bas de combat! La vie au port de Montréal, 1939-1945*, présentée sur le site Web du Vieux-Port de Montréal, met en scène neuf personnages fictifs qui travaillaient dans le port de Montréal pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'aide de photographies, de récits personnels, d'un environnement sonore et de documents d'archives, l'exposition témoigne de l'évolution du conflit, du climat social et des activités qui animaient le port à cette époque. La professeure Joanne Burgess (Ph.D. histoire, 87), du Département d'histoire, et la diplômée Geneviève Létourneau-Guillon (M.A. histoire, 08), coordonnatrice du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, ont participé à la recherche historique et à la validation scientifique de l'exposition.

Des expositions à caractère historique seront toujours « plus marquantes si on fait appel aux émotions en ayant recours à des voix humaines et à des témoignages », estime



01 /

01 / Exposition *Star Wars Identities*, Centre des sciences de Montréal. Photo : Lucasfilm Ltée et MC

02 / Donatella Landi, *Le déjeuner sur l'herbe*, 2009, installation vidéo présentée à la Galerie de l'UQAM. Photo : Nathalie St-Pierre



02 /

Alessandra Mariani, doctorante en histoire de l'art et éditrice de la revue *Muséologies, les cahiers d'études supérieures*. Dans la crypte archéologique du musée Pointe-à-Callière, les visiteurs peuvent, parmi les nombreuses activités retraçant les débuts de Montréal, revivre une scène de marché en 1750 grâce à des témoignages de personnages virtuels ou participer à une procession à la mémoire des défunts inhumés dans le premier cimetière catholique de Montréal. Le tout, au moyen d'écrans transparents sur lesquels les personnages virtuels vaquent à leurs occupations au beau milieu des vestiges. « C'est une manière beaucoup moins aride de présenter l'histoire. Cela permet aussi de donner vie aux vestiges, de provoquer une émotion chez le spectateur », explique Manon Blanchette (Ph.D. études et pratiques des arts, 03), directrice de l'exploitation au musée.

En décembre prochain, l'exposition *Pirates ou corsaires?*, qui sera présentée dans le pavillon de l'Ancienne-Douane du musée, fera revivre l'univers des marins qui ont marqué l'histoire du Québec. « Les visiteurs auront la chance d'embarquer sur un vaisseau conçu spécialement pour l'occasion. Ce sera une expérience physique : ils pourront ressentir ce que c'était que de naviguer à cette époque », décrit Manon Blanchette.

LES SCIENCES IMMERSIVES

Les dispositifs d'immersion (simulateur, casques à infrarouge, jeu de rôle, écrans interactifs, etc.) occupent une place grandissante dans les musées scientifiques. Grâce à l'immersion, les visiteurs peuvent plonger dans un monde imaginaire, explorer des univers existants et même revisiter des temps désormais révolus. « L'immersion, c'est un moyen de rendre l'univers des sciences plus convivial tout en facilitant la transmission du savoir », souligne Alessandra Mariani. Mais faire « ressentir » aux visiteurs

des phénomènes comme les changements climatiques ou des notions scientifiques complexes comme la théorie du Big Bang n'est pas toujours facile ! Des observateurs ont d'ailleurs critiqué le contenu scientifique quelque peu superficiel de certaines expositions immersives. Selon Alessandra Mariani, « il faut certes présenter un contenu alléchant afin d'attirer les foules, mais sans verser dans le sensationnalisme et sans sacrifier la qualité de l'information ».

Lancée en première mondiale au Centre des sciences de Montréal en avril 2012, l'exposition itinérante *Star Wars Identities*, conçue et réalisée par la boîte montréalaise gsmprjct^o, est un exemple de réussite en matière de muséologie scientifique. Geneviève Anglo-Morneau (B.A. design graphique; 03; M.A. muséologie, 05) était responsable du développement du contenu de cette exposition. Les diplômés Éric Demay (B.A. design de l'environnement, 06) et Judith Portier (B.A. design de l'environnement, 07) ont aussi travaillé sur le projet. Destinée à un public adolescent (comme *Indiana Jones et l'aventure de l'archéologie*, conçue un an plus tôt par la même équipe), *Star Wars Identities* invitait les visiteurs à pénétrer dans l'univers imaginaire de George Lucas au moyen de différents environnements interactifs. Plutôt que les concepts scientifiques traditionnellement associés à l'univers de Star Wars (espace, robotique), des notions de neuropsychologie et de sciences sociales en lien avec la formation de l'identité étaient intégrées au contenu. « Les visiteurs étaient conviés à créer leur propre héros inspiré de la série. L'exposition leur offrait également une occasion unique de se réinventer, d'avoir le choix d'être quelqu'un d'autre », relate la conceptrice. Munis d'un bracelet intelligent, les visiteurs devaient s'identifier aux différentes stations pourvues d'un scan et répondre à des questions en fonction de leurs

valeurs. Les réponses données servaient par la suite à forger l'identité de leur alter ego. À l'issue de l'aventure, ils pouvaient faire connaissance avec leur personnage sur un mur interactif et... envoyer son profil sur leur compte Facebook! Nathalie Lafranchise (M.A. communication, 01; Ph.D. éducation, 10), professeure au Département de communication sociale et publique, et François Gagné, professeur associé au Département de psychologie, font partie du comité scientifique qui a validé le contenu de l'exposition.

UNE OFFRE DIVERSIFIÉE

Si les musées offrent désormais des expositions moins conformes aux standards habituels, c'est, entre autres, parce que l'offre culturelle s'est diversifiée. Les institutions muséales se retrouvent en compétition avec une multitude d'événements artistiques à sensations fortes : cinéma 3D, spectacles à grand déploiement, cirque... « Les musées doivent se démarquer pour attirer eux aussi leur lot de visiteurs, observe Dominique Gélinas. Le musée devient un produit culturel au même titre qu'un spectacle. »

Il reste une place pour les expositions plus traditionnelles, croit Anik Meunier. « Mais la façon de les présenter a évolué. Aujourd'hui, ces expositions sont souvent complémentées par la technologie. » Au Detroit Institute of Arts, les fresques de Diego Rivera qui couvrent les murs, peintes dans les années 30 en hommage aux travailleurs de cette ville industrielle, plongent le spectateur dans l'univers du peintre. Une sorte d'immersion naturelle. « Mais le visiteur peut aussi se servir d'un iPad comme audio-guide et obtenir l'information qui lui convient au rythme qui lui convient », dit la professeure.

DU CÔTÉ DE L'ART CONTEMPORAIN

L'immersion n'est pas une invention de notre ère technologique. Personne ne reste de glace devant la fougue d'un Jean-Paul Riopelle ou en foulant le sol d'un site archéologique. « Ces œuvres ou ces endroits sont immersifs en soi », note Manon Blanchette. Celle qui cumule 25 ans d'expérience dans le domaine muséal, notamment au Musée d'art contemporain de Montréal et à la Société des directeurs des musées montréalais, s'intéresse depuis longtemps au phénomène de l'immersion. Lors de la dernière Biennale de Venise, au printemps dernier, elle a beaucoup apprécié le travail de l'artiste portugaise Joana Vasconcelos. L'artiste avait réaménagé de fond en comble un vrai bateau, le *Trafaria Praia*, qu'elle avait décoré et recouvert d'*azulejos* et de tissus colorés, à l'intérieur comme à l'extérieur. « C'était un environnement très enveloppant, témoigne la diplômée. Lorsque le bateau

s'est mis à voguer sur le canal, porté par des airs de fado sous les yeux interrogateurs des badauds, les passagers-spectateurs devenaient peu à peu des acteurs de l'œuvre, parties prenantes de l'installation! »

En art contemporain, les œuvres immersives, qui prennent la forme d'installations dans la plupart des cas, sont partout : dans les musées, les galeries, les événements artistiques. À la Galerie de l'UQAM, Mélanie Martin, finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques, a présenté cet automne l'installation *Can I Stop Being Worried Now?* Composée de carton ondulé, l'installation incitait les visiteurs à circuler à travers des passages étroits dans trois espaces plongés dans le noir et entièrement coupés de la salle d'exposition. L'exiguïté des lieux et le manque de lumière biaisaient la perception de l'espace, causant une certaine déroute. Clin d'œil au bunker, à l'abri, à la grotte, l'œuvre proposait une expérience des notions d'isolement et d'intériorité. Présentée au même moment dans la grande salle, l'exposition consacrée à l'artiste italienne Donatella Landi, dont le commissariat était assuré par la directrice de la Galerie de l'UQAM, Louise Déry, créait elle aussi un environnement immersif avec ses images vidéo et ses effets sonores.

Plusieurs historiens de l'art voient en l'artiste américain Bill Viola l'un des précurseurs de l'immersion. Au moyen de dispositifs de projection variés (miroirs, moniteurs multiples, rétroprojecteurs, écrans monumentaux) et d'effets visuels (ralentissements, grossissements), les installations de Bill Viola amènent les visiteurs dans des univers oniriques et hyperréalistes à la fois, et invitent ces derniers, plongés dans le noir, à revisiter leurs sens. « Ce sont des œuvres très émotives, qui mettent en scène des expériences déterminantes dans la vie des êtres humains comme la naissance, la mort, la solitude et la douleur, explique Manon Blanchette, dont la thèse de doctorat portait sur le travail de l'artiste. Les œuvres immersives imprègnent de manière durable notre mémoire. Parfois, on en découvre le sens des années plus tard. » ■

« L'immersion, c'est un moyen de rendre l'univers des sciences plus convivial tout en facilitant la transmission du savoir. »

Alessandra Mariani,
doctorante en histoire
de l'art

« Les œuvres immersives imprègnent de manière durable notre mémoire. Parfois, on en découvre le sens des années plus tard. »

Manon Blanchette,
directrice de
l'exploitation au musée
Pointe-à-Callière

Galerie de l'UQAM : programmation de l'automne 2013 avec Donatella Landi et Mélanie Martin

16 août 2013



Donatella Landi

Les résonances de l'image

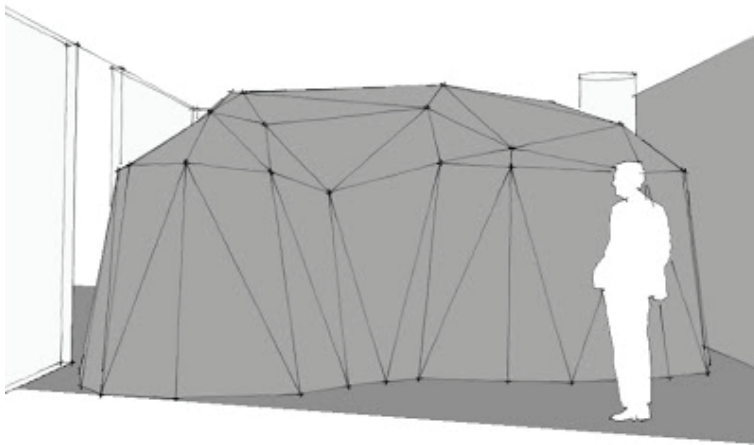
Commissaire : Louise Déry

Du 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage
jeudi
05.09.13
17 h 30

La **Galerie de l'UQAM** dévoile sa programmation de l'automne 2013 : exploration du son et de l'image par **Donatella Landi**, réflexion sur le comportement et l'espace avec **Mélanie Martin**.

Le travail de l'artiste italienne Donatella Landi est ancré, depuis les années 90, dans l'exploration du son et de l'image. Elle en scrute les potentialités propres ou les associe afin d'en saisir la puissance narrative, mémorielle et émotive. Films, photos, installations sonores et installations multimédias confrontent non seulement le corps sonore avec l'image, mais également l'absence avec la présence. Les œuvres réunies pour cette exposition convoquent plusieurs motifs centraux dans l'œuvre de Donatella Landi : les références à l'histoire de l'art, le recours à la tradition du paysage, le destin familial, la survie des espèces, l'intégrité et l'identité humaines. Sous nos yeux, dans un intense face à face, ses œuvres composent une étonnante chambre d'écho favorisant des expériences sensorielles et psychiques qui interpellent tout autant nos désirs, notre tolérance, que notre éthique devant le monde, la nature et la vie.



Mélanie Martin

Can I Stop Being Worried Now?

Du 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage
jeudi

05.09.13

17 h 30

Finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques, UQAM

Mélanie Martin propose un regard ludique sur les différentes constructions personnelles et sociales qui orientent et limitent nos comportements. Elle s'intéresse plus particulièrement à l'abri, tels que la grotte et le « bunker », comme figures de protection, d'isolement et d'intériorité. L'installation *Can I Stop Being Worried Now?*, sorte de refuge de carton facetté que le visiteur est libre de pénétrer, envahit la salle d'exposition et redéfinit notre perception habituelle de l'espace.



Galerie de l'UQAM

Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120

1400, rue Berri, angle Sainte-Catherine Est, Montréal

Métro Berri-UQAM

www.galerie.uqam.ca

Du mardi au samedi, de midi à 18 h

Entrée libre

LES RÉSONANCES DE L'IMAGE DE DONATELLA LANDI À LA GALERIE DE L'UQAM

meconnus2

septembre 01, 2013

Arts visuels



*Crédit: Donatella Landi, Le déjeuner sur l'herbe, 2009, installation vidéo.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste.*

Dans le cadre de la rentrée, la [Galerie de l'UQAM](#) présentera la première exposition solo au Canada de Donatella Landi, artiste italienne qui, depuis les années 1990, réalise d'ambitieux projets sonores et vidéographiques en lien avec les lieux qu'elle visite. L'exposition est un projet de la commissaire Louise Déry et fait suite à plusieurs années d'échanges avec l'artiste.

Les résonances de l'image

Le travail de Donatella Landi est ancré dans l'exploration du son et de l'image. Elle en scrute les potentialités propres ou les associe afin d'en saisir la puissance narrative, mémorielle et émotive. Films, photos, installations sonores et installations multimédias confrontent non seulement le corps sonore avec l'image, mais également l'absence avec la présence. Il en résulte des univers chargés de tension : entre l'animal et l'humain, entre la beauté et la souffrance, entre le souvenir et l'oubli.

Les œuvres réunies pour cette exposition convoquent plusieurs motifs centraux dans l'œuvre de l'artiste : les références à l'histoire de l'art, le recours à la tradition du paysage, le destin familial, la survie des espèces, l'intégrité et l'identité humaines. Sous nos yeux, dans un intense face à face, ses œuvres composent une étonnante chambre d'écho favorisant des expériences sensorielles et

psychiques qui interpellent tout autant nos désirs et notre tolérance, que notre éthique devant le monde, la nature et la vie.

À propos de l'artiste

Donatella Landi est née à Rome, Italie. Diplômée de l'Académie des beaux-arts de Rome en 1982, elle a consacré sa thèse à l'artiste Donald Judd. Depuis 1990, parallèlement à sa pratique artistique, elle enseigne l'art, d'abord à l'Académie de Florence, puis à celle de Rome. Son œuvre a été largement exposé en Italie et dans toute l'Europe, de même que dans plusieurs manifestations internationales, dont la dernière Biennale de Venise en 2013 (dans le cadre de *Nella'Acqua capisco*, événement collatéral au Procuratie Vecchie).

Dates : du 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage en présence de l'artiste : le jeudi 5 septembre, à 17 h 30

Entrée libre

www.donatellalandi.it

Partage cet article! :

J'aime

Envoyer

Une personne aime ça. Soyez le premier parmi vos amis.

À la une

Donatella Landi

galerie de l'UQAM

Le déjeuner sur l'herbe

Les résonances de l'image

DONATELLA LANDI | LES RÉSONANCES DE L'IMAGE



La Galerie de l'UQAM présente la première exposition solo au Canada de Donatella Landi, artiste italienne qui, depuis les années 1990, réalise d'ambitieux projets sonores et vidéographiques en lien avec les lieux qu'elle visite. L'exposition est un projet de la commissaire Louise Déry et fait suite à plusieurs années d'échanges avec l'artiste.

Les résonances de l'image |

Le travail de Donatella Landi est ancré dans l'exploration du son et de l'image. Elle en scrute les potentialités propres ou les associe afin d'en saisir la puissance narrative, mémorielle et émotive.

Films, photos, installations sonores et installations multimédias confrontent non seulement le corps sonore avec l'image, mais également l'absence avec la présence. Il en résulte des univers chargés de tension : entre l'animal et l'humain, entre la beauté et la souffrance, entre le souvenir et l'oubli.

Les œuvres réunies pour cette exposition convoquent plusieurs motifs centraux dans l'œuvre de l'artiste : les références à l'histoire de l'art, le recours à la tradition du paysage, le destin familial, la survie des espèces, l'intégrité et l'identité humaines. Sous nos yeux, dans un intense face-à-face, ses œuvres composent une étonnante chambre d'écho favorisant des expériences sensorielles et psychiques qui interpellent tout autant nos désirs et notre tolérance que notre éthique devant le monde, la nature et la vie.

Vernissage: jeudi 5 septembre à 17h30

Exposition Donatella Landi



Donatella Landi. Les résonances de l'image à la Galerie de l'UQAM

Dates : du 6 septembre au 19 octobre 2013

Vernissage en présence de l'artiste : le jeudi 5 septembre, à 17 h 30

Entrée libre

Dans le cadre de la rentrée, la [Galerie de l'UQAM](#) présentera la première exposition solo au Canada de Donatella Landi, artiste italienne qui, depuis les années 1990, réalise d'ambitieux projets sonores et vidéographiques en lien avec les lieux qu'elle visite. L'exposition est un projet de la commissaire Louise Déry et fait suite à plusieurs années d'échanges avec l'artiste.

Entre prisons et libertés

Mélanie Martin et Donatella Landi s'intéressent à la question de la fabrication d'un monde

LES RÉSONANCES DE L'IMAGE

Donatella Landi

CAN I STOP BEING WORRIED NOW?

Mélanie Martin

À la Galerie de l'UQAM, jusqu'au 19 octobre

JÉRÔME DELGADO

Entre les paysages sonores si soignés de Donatella Landi et les précaires constructions en carton de Mélanie Martin, il y a, *a priori*, tout un océan. Or, dans les deux cas, il est question de la fabrication d'un monde, que celui-ci soit idyllique, ou protecteur, ou même vital. Présentés simultanément dans les salles de la Galerie de l'UQAM, les films et vidéos de la réputée Italienne et l'installation de fin de maîtrise de la Québécoise se rejoignent aussi du fait qu'il s'agit

d'œuvres immersives, de celles qui nous plongent dans un état de recueillement.

Comme elle le fait souvent, la galerie universitaire réunit une figure internationale, à découvrir, et une artiste d'ici, à connaître. Elles ont chacune leur espace bien distinct, ce qui leur évite de souffrir de la comparaison. Quoique...

Le travail en images et en sons de Donatella Landi est si précis qu'il gagne à être expérimenté seul, écouteurs à l'appui. C'est le cas de la vidéo *Casting Madonna* (2011), qui ouvre ce premier solo en terre canadienne, intitulé *Donatella Landi. Les résonances de l'image*. Dans cette suite de portraits très actuels, mais soufflés par l'histoire de la peinture italienne, l'artiste impose un face à face très intime entre le sujet et le spectateur.

VOIR PAGE E 10: PRISONS

PRISONS

SUITE DE LA PAGE E 9

Ces mères avec enfant gardent la pose, pratiquement immobiles. Si le bambin s'agite et impose quelques légers déplacements, c'est l'environnement sonore — le vent, notamment — qui apporte sa distorsion au tableau. Du coup, tout le hors-champ et plein de détails à l'intérieur du cadre prennent du relief, comme cet écran vert — le *green screen* propre au tournage cinématographique. Dans son mélange de réel et d'imaginaire, de passé et de présent, d'iconographie religieuse et d'Italie vernaculaire, *Casting Madonna* pose un pied dans la mémoire collective et un autre dans les souvenirs personnels de chaque spectateur.

Face à face

L'art de Landi s'appuie sur ce type de contrastes. Le morceau de résistance de l'expo à l'UQAM, l'installation *Le déjeuner sur l'herbe/Zoo* (1993-2009), en est imbibé. Il consiste en deux éléments, un film projeté sur trois grands écrans et un ensemble de sept vidéos diffusées sur des petits moniteurs. Reliés par leurs bandes sonores plutôt ténues, ils se font face et occupent une vaste aire ouverte dans laquelle on déambule pour se perdre volontiers dans un espace-temps indéterminé.

L'opposition palpable dans la diversité des supports trouve écho dans le contenu. Dans *Zoo*, on défile devant une série d'animaux en cage. Dans *Le déjeuner sur l'herbe*, on assiste, davantage passif, à une longue séance d'oisiveté en plein air. Yeux en gros plan qui nous regardent d'une part, panorama de personnages insouciant de notre présence d'autre part. La prison des uns

par opposition à la liberté des autres. Ton documentaire face à une mise en scène.

Encore ici, la référence à l'histoire de l'art, en particulier à ce pivot vers la modernité qu'est le tableau d'Édouard Manet — *Le déjeuner sur l'herbe* date de 1863 —, permet d'accentuer les contrastes. Ce monde rêvé qu'on se fabrique depuis près de deux siècles, cette société du loisir tant décriée, se fait au détriment de la réalité, de la nature. Très habile, sans le hurler, Donatella Landi nous invite à y méditer.

Une troisième œuvre vidéo complète l'exposition, *Mio caro mia adorata* (2013), dans laquelle l'artiste oppose un récit en voix off à des plans fixes d'un ruisseau. Cette première incursion dans l'univers de Donatella Landi, largement exposée en Europe et présentée à l'actuelle Biennale de Venise, est un projet signé Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM.

Une caverne pour l'ennui

De son côté, Mélanie Martin use de moyens rudimentaires et de matériaux pauvres pour occuper quasi toute la salle qui lui a été réservée. L'installation *Can I Stop Being Worried Now?*, qui se présente comme une caverne, refuge ou prison, nous confronte également à la question essentielle du divertissement et de l'ennui. Sa construction est tout aussi déroutante que le labyrinthe qu'elle évoque. Elle nous mène, sans qu'on s'y attende, à une série de pétards mouillés paradoxalement fort efficaces.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : D'autres photos tirées des deux expositions. ledevoir.com/culture/arts-visuels



L.-P. CÔTÉ © GALERIE DE L'UQAM

Vue sur *Les résonances de l'image* de Donatella Landi



L.-P. CÔTÉ © GALERIE DE L'UQAM

Vue sur *Can I Stop Being Worried Now?* de Mélanie Martin.

Babies and Tigers and Cyborgs, oh my! Species Anxiety and Future Uncertainty in Donatella Landi's "Les resonances sur l'image"

Walking into Italian artist Donatella Landi's *Les resonances sur l'image* at Galerie UQAM (<http://www.galerie.uqam.ca/en/exhibitions/current.html>) is entering a synthetic environment in which species interact and contrast with one another in shared subjugation to various surveillance and recording equipment.

The exhibition consists of a collection of video works, each differently displayed. The darkened gallery space is alive with a curious and unsettling mixture of birdsong, atmospheric noise, scratching and scraping and anguished sounds that could be either human or machine made. Indeed, the boundaries between the natural world and the human-mediated environment, between species, and between developmental stages, are both naturalized and called into question. These are, of course, the boundaries that have shaped our very definition of what (we think) we are, and how we tend to treat ourselves, each other, and the world in which we live.

The boundaries built – physically and conceptually – between humans and animals, or between humans and machines, appear to be a central preoccupation in the exhibition and, we would argue, in much contemporary art production today. This is not surprising, as the increasing instability of these categories has produced excessive anxiety over the place of humans in this changing ecosystem. The current moment is marked by a greater dislocation of humans from the natural world, at the same time that technology is integrated into almost every aspect of our lives. Like cyborgs we interact more with our machines than with (and often at the expense of) the environment.

The first work encountered upon entering the exhibition is *Casting Madonna* (http://www.donatellalandi.it/works/works_video/v/casting-madonna.html). A ten-minute video loop (to be watched while wearing noise-cancelling headphones) depicts a woman with a small and naked baby in her lap, set against a sprawling Italian landscape that is partially obscured by a tacked up sheet of fabric.



(<http://passengerart.files.wordpress.com/2013/10/casting-madonna-2011-video-still.jpg>)
© Donatella Landi, *Casting Madonna*, 2011, video still

The woman stares dispassionately into the camera, silently and subtly pacifying her ever-moving baby. She lowers her eyes to attend to the infant every now and then, shifting its unruly body to control or contain its movements, before resuming her gaze. Her composure is contrasted by the baby's expressiveness and as-yet-untamed bodily processes. It spits up, drools, pees on her lap and exhibits a general disregard for the discipline and authority that the camera expects. After about five minutes, the pair is replaced by another mother and child who perform a similar process. The stamina of the women is startling and their calmness captivating. In contrast, the babies are animated – animalistic, even – and bear little resemblance to the equanimity of their mothers. They appear to be of a different species, or of an earlier evolutionary phase, more like monkeys than children.

In this *tableau vivant*, the classic Renaissance configuration of Madonna and child – Virgin and Christ occupying an Italian environment – resonates with the Western art historical canon in obvious and identifiable ways. The work's title refers both to auditions in the film industry and the classical sculptural process of making molds to reproduce an original form.

These considerations might seem a diversion from our interpretation of the exhibition as attending to evolutionary species organization. But the production of art and religious systems is often invoked as proof of – and justification for – the distancing of humans from other animals. And here lies the critical edge to Landi's work. She is not simply reconstructing art historical humanist assumptions, but rather (to use a brilliant pun) *aping them*, in order to reveal the tenuous distinction between human civilization and the environment in which it has been built.

We see the baby as more savage than civilized (to employ a disconcerting dichotomy at the base of white western societies' subjugation of other species and races). The baby exists outside of language or social codes, unaware of its human status. It is the mothers' role to conform, control and civilize these little animals. (Of course this process, when played out

generationally, is more gentle and soothing than the aggressive initiatives employed by dominant societies over species and peoples deemed other or inferior). Each of us has undergone a similar transformation from wet and wriggling infants to supposedly acculturated adults and we, in turn, will do the same to our children, as they will to theirs. Somewhere in between infancy and adulthood we abandon or obscure our animal nature.

All of these issues are encompassed in the works occupying the main space of the gallery. *Dejeuner sur l'herbe* (http://www.donatellalandi.it/works/video_installazioni/v/dej-tot.html) and *Zoo* (http://www.donatellalandi.it/works/video_installazioni/v/dej-zoo.html) are displayed on opposite walls. The first – an obvious reference to Edouard Manet's controversial 19th century painting (http://en.wikipedia.org/wiki/File:Édouard_Manet_-_Le_Déjeuner_sur_l'herbe.jpg) of the same name – consists of an enormous video projection depicting a pastoral scene, a park or the cultivated countryside, in which eight or nine small groups of people are pictured playing, picnicking and enjoying a leisurely afternoon. Kids throw a ball or chase each other but with the kind of overexuberance that rings false. Adults read and chat with one another. We don't hear what they are saying. Every now and again someone stands and stares out at the camera. They hold these poses for an unusually, even uncomfortably long time. Is this the video version of Manet's famous gazers, typically understood as being directed at the viewer? Are these people looking at us? Or, alternatively, are they looking beyond us.



(<http://passengerart.files.wordpress.com/2013/10/c2a9-donatella-landi-le-dc3a9jeuner-sur-lherbe-zoo-1993-2009-detail-2009.jpg>)

© Donatella Landi, *Zoo*, 1993-2009 (detail), 2009

Seven small screens are embedded in the opposite wall, each displaying a looped recording of a single zoo animal – a lion, an orangutan, a panther, a rhino, an elephant seal, a monkey and a tiger. The perspective is so claustrophobically close that a full view of the animals is rarely permitted and the omnipresent bars of their cages are foregrounded. They move about slowly if they move at all. It is clear that the small scale of the screens is metonymic for the size of their “habitats” in the zoo. They hardly move because there is nowhere to move *to*. A black panther proves an exception to the other animals. Captured entirely by the camera, the panther paces rapidly and relentlessly in its painfully small cell.

It is almost impossible not to associate this panther's frantic pacing with madness, the rhino's stillness with dejection, the lion's licking of its paw with sorrow or hurt, and the intensive, intelligent look of the orangutan with our own self-awareness. It's unclear whether anthropomorphizing their behaviours in this way is a product of our own empathy or ignorance. The question arises, is this work about us or about them? Is that even the right question? Should there be an "us and them" at all?

This was one of the central questions in Donna Haraway's now famous *Cyborg Manifesto* (http://en.wikipedia.org/wiki/A_Cyborg_Manifesto) of 1985. Interpreting the world to be at a crossroads, Haraway called for a dissolution of boundaries that were becoming or had always been untenable: the boundaries between humans and animals, animals and machines, and between the virtual and the real. Recognizing our kinship with other species, our marriage to machines and the interplay of fiction and history, Haraway proposed becoming cyborg as a radical ethical turn by which we could transcend the longstanding inequality between genders, races, and species. If our interaction with machines and our disconnect from nature was already apparent in 1985, it is even more evident today.

The distinction between human and animal (each the subject of technological control) is particularly present in the pairing of *Zoo* and *Dejeuner sur l'Herbe*. Standing in the centre of the room, we are caught in the visual crossfire between these two camps – between human and animal, between the zoo and the park. Neither is a "natural" space and both come out of a modern drive to order and organize the world according to humanist ideals and hierarchical logic.

Remove the viewer from the equation and those individuals that stand up and stare out from *Dejeuner sur l'herbe* look directly at the zoo animals. And who's to say their gaze is not being returned? They're also objects of observation, perhaps unaware of their own false freedom. There's an ugly incongruence here: the animals are confined in concrete structures while these humans fill their lungs with fresh air and feel grass under their feet. Perhaps this is why we abandon our animalism as we age. It's not a great time to be tiger and our mothers know it.

We have noticed this fraught complex to be present in other exhibitions throughout the city that also draw on the distinctions between humans, animals and machines. The two installations at Galerie B-312, as part of *Mois de la Photo*, (<http://www.moisdelaphoto.com/theme.html>) for example, directly address issues of inter-species surveillance. Véronique Ducharme's *Encounters* (<http://galerie312.ca/programmation/encounters-exposition>) (2012-13) is in an incredible installation, although arguably undermined by its description in the promotional material for the show.

A series of retro projectors in the centre of a small room cast images on the surrounding walls: wild animals captured in their "natural habitats" by hidden cameras triggered by their presence. The write up for the show suggests that the question posed by Ducharme's project is "Can animals take their own pictures?" The question seems so inane, when the exhibition is so affective, and the only possible answer, it seems, would be "No."

These animals aren't existing "beyond human control" as the wall text suggests. In fact they are more controlled than ever. There is much more going on here than the description allows. The



<http://passengerart.files.wordpress.com/2013/10/vc3a9ronique-ducharme-20120814-03-46-56-2012.jpg>

Véronique Ducharme, 2012:08:14 03-46-56, (from the series *Encounters*), 2012

work speaks to the inescapability of surveillance over *all* species and to the uncomfortable alignment of hunting and photography. The sound of each slide shifting position is like the reloading of a rifle and the images – especially those captured at night – resemble prey caught in the crosshairs. (In fact images of this sort are also lining the walls of Galerie Hugues Charbonneau, as part of Benoit Aquin's photographic series *La Chasse* (<http://huguescharbonneau.com/septembre-2013-benoit-aquin/>)). There is, of course, a long-held connection between the camera and the gun. They are both technologies of capture and control. We shoot with both and become capable of stopping life and freezing it in its tracks.

The surveillance of animals is also evident in C'heryl Sourkes' work (<http://www.galerieb312.ca/programmation/everybody's-autobiography-facebook-albums-et-brb-exposition>), on display in an adjacent room from Ducharme's. Sourkes engages with the ubiquity of webcams and social media sites that keep us imaged and exhibited at all times in the great human zoo that is the Internet. Many of Sourkes' webcam images capture animals alone or alongside their human companions in domestic spaces. Between Ducharme's and Sourkes' shows, it becomes apparent that, like humans, animals are under excessive surveillance even outside the zoo or the game farm or safari park where they have been placed purely for people's viewing pleasure.

A final work is included in Landi's exhibition, cordoned off from the main gallery space by a curtain. *My Dear My Beloved* consists of a large video projection of a creek running through a wooded area. Speakers project the sound of voice actors reading from a series of love letters exchanged by the artist's parents in the 1950s before they were married. In post-war Europe, at a time when the world had supposedly lost all innocence, these romantic writings remain sweet, ardent, optimistic. It's a pensive and poetic work, but perhaps less curatorially successful than the rest of the show. The wall text suggests that it encompasses two divergent aspects of time: the enduring quality of nature and the fleetingness of our earthly existence. The statement is oddly naïve and even incongruent with current circumstances in which we live longer than ever, but the future of the planet is in peril.

Disregarding the wall text, there is a subtle post-apocalyptic quality to *My Dear My Beloved*. There's a sense in which these lovers and this environment are all artifacts of the past, existing now only in mechanical record. It is as if love, optimism and even the future itself are outdated ideas, belonging to an earlier time, or an earlier world.

In UQAM's second exhibition space, Mélanie Martin has constructed an enormous and labyrinthine cardboard structure that viewers can enter and explore. It's like a disposable bunker or purely opaque house of mirrors. The installation's title, *Can I Stop Being Worried Now?* (<http://www.galerie.uqam.ca/en/exhibitions/current.html>) is a cautious rumination on the future and its place in the present and its significance can be extended to a consideration of Landi's exhibition. If our reading of Landi's show is less than optimistic, it is probably because, no, it does not yet appear time to stop worrying. Maybe Haraway was right: if we want the future back, we need to retire or radically recalibrate the outdated idea of human as the centre of the universe.

While it's doubtful that Landi had cyborgs in mind, they nonetheless haunt *Les resonances sur l'image*. Vision is layered, as the machine's gaze interacts with that of the human and the animal. The exhibition is on view until October 18th.

Natalie Zayne Bussey and Reilley Bishop-Stall

© Passenger Art, 2013